

**MAG
JEUNES**

N°1

PRINTEMPS
/ÉTÉ 2022

Société
Jeunesse
Cultures
Territoires



**Le magazine
des *jeunes*
de la Nièvre**

nièvre
le département



ÉDITO DU PRÉSIDENT

Lors des États généraux de la jeunesse organisés en mai 2018 par le Département de la Nièvre, une des propositions des jeunes était de pouvoir réaliser leur propre magazine d'information qui serait un support média de dialogue et d'opinion des jeunes.

Le Conseil départemental de la Nièvre a donc répondu à ce projet, en mobilisant son service jeunesse en lien avec les associations partenaires pour qu'un groupe, encadré par des professionnels des médias, puisse créer son propre magazine d'information et aujourd'hui, c'est enfin fait.

A ceux qui s'interrogent encore sur l'intérêt d'une telle initiative, j'expliquerai simplement que j'ai souhaité donner une place importante à la jeunesse, parce que l'avenir d'un territoire passe aussi par ce dynamisme et cette envie de faire, incarnée dans la réalisation de ce magazine.

Aujourd'hui, la Nièvre compte en moyenne 28 053 jeunes âgés de 15 à 29 ans et nous devons être à l'écoute de leurs besoins en vue de saisir le regard qu'ils portent sur leur

territoire. Ce regard qui est en constante évolution, qu'il nous appartient d'accompagner, pour aider cette jeunesse à grandir et faire grandir la Nièvre.

Notre département dispose de talents qu'il nous appartient de valoriser pour faire de notre territoire un exemple.

Ce nouveau Mag'Jeunes se veut être un outil d'information, d'investigation et de communication fait par les jeunes et pour les jeunes (Bien sûr, il est aussi ouvert aux moins jeunes!) avec toute la curiosité et l'esprit critique que ce jeune média saura porter.

Je vous souhaite donc bonne lecture et bon vent à cette jeune équipe de rédaction qui sans nul doute saura nous surprendre, nous interpellier et nous proposer une ligne éditoriale impertinente et dynamique.

Merci à Toutes et Tous

Fabien BAZIN
Président du Conseil départemental de la Nièvre

Merci à l'ensemble des participant-es et des partenaires sans qui ce magazine n'aurait jamais existé.

Merci aux équipes des centres sociaux de Vertpré et des Courllis et tout particulièrement à Rachid et Zoher. Le comité éditorial tient à tout particulièrement remercier Nadia pour sa présence auprès de nous tout au long de ce projet.

Comité éditorial tient à remercier Nadia:
Julien Pitinome, Mathilde Boudon-Lamraoui, NnoMan Cadoret, Nora Hamadi, Leo Kekemenis

Directeur de la publication :
Fabien Bazin (Président du conseil départemental de la Nièvre)

Publication :
Conseil départemental de la Nièvre

Conception graphique + Maquette :
Dimitri Lantsev

Ateliers d'écriture et corrections :
Mathilde Boudon-Lamraoui

Ateliers photos et photographies :
Julien Pitinome & NnoMan Cadoret

Illustrations : Randy Bertil

En partenariat avec Fumigène Mag, Collectif OEIL, Labo 148

Les participant.es au Mag Jeunes :
Abdellah, Abdelrahman, Adélie, Alizé, Anaé, Anis, Antoine, Belinda, Chaïmène, Chloé, Diana, Fatima-Zahra, Héline, Hiba, Ily, Jade, Kerena, Lilan, Lilas, Lisa, Louis-Gabriel (LG), Lou, Maelys, Mahel, Maeva, Maxence, Meïssan, Louka, Mehdi, Messi, Randy, Rezo, Samir, Shaina, Tiffany, Victoria et Yassine.



↳ TEXTE : VICTORIA ET RANDY

ILLUSTRATION : RANDY BERTIL



Être ou ne pas être dans la Nièvre : le pari(s) d'enrichir les territoires ruraux

↳ Il y a des jeunes qui partent de la Nièvre pour faire leurs études, pour aller vers les grandes villes et qui, en somme, ne trouvent pas satisfaction dans les milieux ruraux. D'autres font le pari de rester et d'y vivre. Nous avons interrogé un chercheur qui étudie la désertification de la ruralité et qui va pouvoir nous éclairer sur le regard porté par les habitant.es des villes moyennes et celui qu'on fantasme lorsqu'on idéalise la grande ville. Nous avons également interrogé plusieurs jeunes sur les enjeux positifs d'être à Nevers. Cette ville moyenne nécessite d'être comprise et entendue. La jeunesse participe à la vie locale et elle est intéressée par son dynamisme. C'est un territoire qui se nourrit par les projets qui y fleurissent.

QUEL EST SON PARCOURS ?

Damien Deville, 30 ans, est chercheur en géo-anthropologie et étudie la question des territoires à travers le lien entre chaque individu. Militant écologique, il réfléchit également aux enjeux liés à la désertification des villes moyennes. Pour lui, le pari(s) d'enrichir les territoires ruraux est possible. Il désire, d'ailleurs, dans un avenir proche, habiter la Nièvre avec sa femme et son enfant.

Damien, pourquoi les jeunes partent des provinces aujourd'hui ?

↳ Selon ce chercheur, l'imaginaire collectif valorise les grandes villes.

« Il s'est construit un récit et une politique qui ne jurent que par les grandes métropoles. Aujourd'hui il est plus facile de voyager depuis Paris. Les jeunes sont nourris des histoires de réussite des grandes villes et non des zones rurales. On le voit dans la culture populaire, les films, les discours... On veut vivre le rêve parisien. »

Dans mon cas, par exemple, durant mon adolescence, Paris représentait la vie que je retrouvais dans les personnages des films de Christophe Honoré qui sont tous parisiens et qui avaient des habitudes "banales" mais qui me fascinaient (prendre le métro, appartements donnant sur la Tour Eiffel, sortir en boîte de nuit, étudier à l'université). Ce quotidien est d'ailleurs parfois sur-valorisé ou alors stéréotypé puisque peu de parisiens vivent dans des lieux donnant sur cette grande sculpture qu'est la Tour Eiffel, mais c'est un autre débat. Les films de ce réalisateur sont représentatifs d'une ambiance bien particulière (à travers le genre de la comédie musicale, par exemple) avec des acteurs parisiens qu'on admire et à qui on veut ressembler, Louis Garrel, Ludivine Sagnier... Ce sont avant tout des mythes avant d'être finalement réels. Je pense notamment au film Les chansons d'amour.

En y déménageant, je me suis aperçu surtout de la dureté et du stress qu'elle me faisait subir. La vie parisienne est certes dotée de sorties culturelles, de fêtes incroyables mais elle est synonyme d'un rythme de vie effréné où chaque distance semble être interminable. Lorsque j'étais en service civique je mettais deux heures dans les transports en commun pour me rendre au travail et pour ensuite revenir à mon domicile. Mon cas est, je le sais, pas unique. Mes goûts musicaux ont d'ailleurs changé entre le moment où j'ai quitté Paris pour revenir en province : je n'écoute plus les mêmes artistes. Comme si j'avais appris à revivre, à prendre le temps, donc j'écoute maintenant des musiques plus calmes, plus douces, plus lentes pour me fondre dans le parfait silence qu'est Nevers.

Mais pourquoi continuer de croire qu'il n'y a que Paris qui sait faire naître le dynamisme ?

D'autres événements entrent en compte : « La désindustrialisation a fracturé le tissu social des villes moyennes avec notamment les délocalisations, les fermetures des grandes industries ainsi que l'effondrement des structures associatives. La vie qui gravitait autour des industries et des grandes entreprises disparaît elle aussi. Les rencontres ne se font plus autant, le milieu de vie est moins attrayant. Les habitants finissent par partir. »



|| L'imaginaire collectif valorise les grandes villes. Il s'est construit un récit et une politique qui ne jurent que par les grandes métropoles. ||

Pour quelle raison restent-ils ou reviennent-ils ?

↳ Damien Deville met en avant le port d'attache.

« Ceux qui partent savent qu'ils peuvent revenir. Ils trouvent une proximité. Cette dernière est incompatible avec le développement des grandes villes, les temps de transports limitent les temps d'interaction. Nous sommes dans une société de la relation qui n'est favorisée que dans les villes à taille humaine ».

« Il existe aussi une culture de la résistance et de l'alternative. On veut se rapprocher d'un milieu rural, d'un environnement naturel. Il subsiste un attachement à son territoire. On préserve un mythe, une culture autour d'un mode de vie, d'un village, d'une ville. Ces récits alimentent un imaginaire fort lié à son identité. »

Comment rester ou revenir dans la Nièvre ?

« Pour que les jeunes viennent ou restent, la Nièvre devrait rayonner d'une nouvelle identité forte. Il faudrait par exemple aller chercher dans le patrimoine de la ville de Nevers et y associer ce qui fait Nevers aujourd'hui ».

Il affirme que cette population souhaite partir en quête de sa nouvelle identité.

↳ C'est donc possible avec des initiatives fortes :

« Il faudrait disposer d'un écosystème de réussites, de relations, d'associations qui va créer une nouvelle identité populaire. Une vie associative très présente est nécessaire pour attirer les jeunes à s'investir et à s'attacher à leur mode de vie. Il faut une autre modernité qui est au goût du jour, encouragée par la discussion. »

« Pour que les jeunes se réunissent, ils doivent se trouver des points en commun. Il devrait y avoir un droit à la création et l'appropriation de zones, de tiers lieux, de jardins, pour se réunir et développer des projets associatifs sur les ruines des anciennes industries. Mais aussi une redistribution de locaux, des opportunités pour les entreprises qui veulent s'installer à Nevers. »

Selon le chercheur, le futur passe par les villes moyennes, les milieux ruraux et la vie de quartier. La Nièvre devrait devenir une terre d'expérimentation.

"Être ou ne pas être dans la Nièvre".

VIVRE À NEVERS, DANS LA NIÈVRE :

Plusieurs lieux sont emblématiques à Nevers. Le restaurant "Une note de vin" au centre de la ville est un endroit qui raconte d'ailleurs le département. Pierre Pinchon a créé cet espace en donnant à goûter certains vins du territoire. Spécialité de Bourgogne, ce breuvage est un véritable atout pour cette ville moyenne. Le rayonnement de Nevers se fait grâce à des jeunes personnes dynamiques qui viennent s'y installer. Pierre Pinchon a investi et a participé à l'économie du département en créant son projet de "bar à vins". Un récit est alors construit, à la fois, grâce au vin qui met en valeur le territoire puisque chaque vignoble s'inscrit dans une valorisation de la ruralité, mais aussi grâce à la création d'espaces agréables où se forme la sociabilité neversoise.

↳ Ce n'est pas vrai que Nevers est une ville morte. Plusieurs acteurs culturels se battent pour affirmer une programmation de qualité. Plusieurs habitant.es, bénévoles sont mobilisés pour que

les neversois.es soient en contact direct avec la littérature. Le festival Tandem est une fierté pour la Nièvre. Son entité est bien implantée dans le paysage culturel des nivernais. Depuis maintenant 10 ans, l'association se bat pour le rayonnement de la littérature et donc pour une certaine démocratisation de la culture. Les publics sont à l'écoute de textes croisant les genres, regardeurs de lectures remplies d'émotions. Les perspectives du festival sont de créer des duos d'artistes et d'auteur.trices inédits et singuliers. Les représentations se font sur scène, avec un éclairage frontal et parfois peu de décors. Ce sont des performances qui sont mis en valeur. La sobriété est préférable pour faire ressortir l'intelligence des extraits (romans, poèmes, nouvelles). Ce sont pour certaines des lectures musicales, dessinées mais aussi dansées. L'idée c'est d'associer deux entités différentes mais complémentaires pour développer des créations uniques. Les arts se rencontrent et forment

des mélanges réussis (musique/littérature, chant/littérature, dessin/littérature, danse/littérature). Les tandem sont associés et se rencontrent autour de thèmes qui méritent d'être entendus, universels ils se dessinent à travers les voix de ceux qui marquent la littérature d'aujourd'hui. Cette année, les différentes personnalités invitées ont parlé des voies de l'intime, de l'amour, du temps qui passe et donc de la mort. Les voix, parfois graves, sont venues nous tirer les larmes. La sensibilité des artistes présents ont su parler à tous les types de publics. La soirée de clôture s'est finalement fixée sur une touche plus drôle avec le célèbre illustrateur FabCaro qui a mis à l'honneur l'humour du quotidien. L'auteur décrit d'ailleurs la vie de tous les jours comme la plus grande aventure que l'on peut faire. L'événement se déroule dans Nevers une fois par an dans différents lieux (il y a notamment le Petit théâtre, La Maison de la culture mais aussi la Médiathèque).

"Tambours du Bronx":

Rencontre avec Davidzio

↳ Rencontre Davidzio à Imphy dans les locaux du groupe où toutes les musiques se fabriquent.

Vous faites partie d'un groupe de percussions formé dans les années 1980 et vous êtes désormais internationalement connu. Pouvez-vous nous parler de la Nièvre où le groupe est né ?

Les Tambours du Bronx se sont représentés pour la première fois sur scène lors du festival Nevers à l'Aube, dans la Nièvre. Pourquoi «Bronx»? Ça vient du quartier de Varennes-Vauzelles où l'on a commencé à jouer. Beaucoup de personnes croient qu'on vient de New-York alors que c'est bien dans la Nièvre en France. C'est tout aussi stylé d'ailleurs.

Les Tambours du Bronx sont maintenant très reconnus, mais quand le groupe s'est créé avez-vous trouvé des espaces pour faire les répétitions ?

L'histoire des Tambours du Bronx s'est développée dans la Nièvre et plus précisément grâce au Pac des Ouches. Ils ont commencé à Nevers, rue des Ouches, dans le centre historique de cette ville moyenne. Le Pac des Ouches, maintenant fermé, était un lieu où la jeunesse nivernaise en soif de projets musicaux pouvait venir créer, chanter, composer et jouer. Aujourd'hui il n'est plus possible d'avoir des lieux où répéter. Peut-être faut-il penser à développer des projets comme ceux créés auparavant ?

Que diriez-vous du genre attribué à votre style de musique? Avez-vous déjà fait des featuring improbables ?

La structure est profondément rock mais il est possible de lier les percussions avec d'autres instruments. Nous avons d'ailleurs fait un feat avec un orchestre. C'est vrai qu'au regard du rythme musical, il est intéressant de le lier à d'autres styles ou à des voix particulières.

De quelles manières vous réussissez à créer vos morceaux?

Déjà c'est structuré comme un morceau de rock. En concert, le groupe se met en arc de cercle et nous sommes divisés en 3 parties distinctes, chacun a sa rythmique. C'est vraiment très organisé et orchestré, ce n'est pas de l'impro'. Le morceau doit se faire en fonction d'une union entre nous tous. On ne peut pas jouer chacun dans notre coin, nous devons faire les répétitions tous ensemble car c'est la cohésion qui l'emporte.



Est-ce que vos instruments durent dans le temps ? Sont-ils chers ?

Nous utilisons beaucoup de force lorsqu'on joue, à tel point que les bidons doivent être régulièrement changés. Ils coûtent 20 euros, c'est un réel investissement. Les mailloches doivent être en hêtre. Elles peuvent également se briser avec l'usure des coups donnés.

Quel est le public qui vous écoute ?

On attire autant des personnes âgées que des jeunes de 15 ans. C'est vraiment intergénérationnel. On fait des workshops avec des écoles. Il y a des ateliers organisés avec des enfants pour apprendre des morceaux. On recrute aussi. Tu ne regardes pas seulement s'ils jouent bien, il faut également savoir s'adapter. Il y a beaucoup de fatigue, ça demande beaucoup de force physique pour tenir. Les départs sont autant de nouvelles arrivées.

D'ailleurs, pourquoi ne pas intégrer des femmes dans les Tambours du Bronx ?

Il n'y a presque pas de femmes qui se proposent pour jouer dans notre groupe. C'est également très dur physiquement et certaines qui sont venues n'ont pas tenu. C'est vraiment très dur et il faut savoir s'y préparer.

Toute cette force exigée pour jouer, comment se déploie-t-elle sur scène ?

Ce que nous faisons est très visuel. Lors d'un concert, nous réalisons une véritable performance. C'est un spectacle à voir autant qu'à écouter. Nous développons une chorégraphie pour créer un spectacle et chaque représentation est unique. Être dans les Tambours du Bronx c'est un engagement et presque du militantisme.

Comment faites-vous pour garder une attache avec la Nièvre ?

90 % des musiciens des Tambours du Bronx sont de la Nièvre. Nous sommes totalement enracinés dans le territoire puisque nous avons notre espace de répétition qui se trouve à côté d'Imphy. Ce que j'aime c'est que Nevers est une ville centrale dans la France, les distances ne sont pas trop longues si l'on veut aller faire des concerts dans le Sud ou dans le Nord. Nous avons une grande attache avec le Département.

Le mot de la fin de « Wiwi » qui s'occupe du visual merchandising du groupe

Je m'occupe de tous les produits dérivés liés aux Tambours du Bronx, comme les t-shirts.

Ils viennent de Useless Pride à Toulouse. Nous avons également fait travailler Aurélien K'NAB. On s'intéresse beaucoup aux artistes et à la jeunesse qui peuvent nous proposer des objets, habits désignés avec soin. On attire encore les jeunes notamment grâce aux réseaux sociaux mais aussi grâce à la famille du métal qui devient un style de plus en plus jeune. Puis les parents amènent les enfants aux concerts donc ça traverse les générations.



La jeunesse dans la Nièvre: portraits de ceux qui la vivent

↳ Il y a celles et ceux qui pensent le territoire, celles et ceux qui participent à son économie, celles et ceux qui y étudient, y travaillent... Mille façons d'approcher la Nièvre.

L'imaginaire collectif stéréotypé sur les villes moyennes se construit en partie dans les instances médiatiques. Pour véritablement comprendre la ville moyenne, il faut s'y insérer et y vivre. Les médias évoquent la Nièvre comme un espace creux, au milieu de la diagonale du vide, dans laquelle rien ne se passe. Les médias de masse centralisent l'ensemble de leurs informations autour de la capitale : Paris. Le reste de la France passe à la trappe et la ruralité semble être souvent déniée.

Le 29 novembre 2018, Paris Match écrivait « À Nevers, il flotte comme un criminel parfum de gâchis ». Prête à tout, la journaliste a dressé à cette ville un visage désastreux. L'article était d'ailleurs intitulé « Nevers, ville morte » sous-titrée « Belle endormie ». Victoire Boutron, journaliste, originaire de la Nièvre a publié un article dans Sparse Magazine en réaction à Paris Match quelques semaines plus tard. Dans son texte intitulé « Non, Nevers n'est pas mort », elle tente de déjouer les effets stéréotypés et néfastes qui décrivent un département morne. Victoire Boutron apostrophe la journaliste Caroline Fontaine « Ici, l'avenir a baissé le rideau, (...) voici l'ave-

nir qui se fait la malle. Pourtant, je vous assure que l'avenir se construit. Quelques jeunes prennent le pari de revenir dans leur terre natale pour voir s'épanouir leurs ambitions dans une ville qu'ils souhaitent voir vivre et vibrer. »

Le droit de réponse est nécessaire pour réhabiliter les initiatives de la ville et ses habitants. Depuis 2018, la Nièvre n'a pas cessé de bouger et elle n'est pas près de s'arrêter. A travers ces portraits de jeunes neversois et nerve-soises, c'est l'image d'un département dynamique et en soif de projets qu'on découvre à travers la jeunesse de la Nièvre, cette « belle endormie ».



CLÉMENT BOUTILLON

Clément Boutillon est un designer produit de 28 ans, né à Nevers, il a vécu 10 ans à Paris. Il a créé sa collection de céramique depuis deux ans. Il est revenu l'an dernier dans cette ville pour ouvrir son atelier, Rue des Récollets, dans le centre historique de Nevers.

Pourquoi être revenu dans la Nièvre ?

Nevers permet de créer un projet financièrement abordable, j'avais la volonté d'ouvrir mon propre atelier, les prix parisiens sont trop importants pour un jeune comme moi. Le service de la ville de Nevers est dynamique, nous sommes soutenus par les métiers d'arts, l'espace de travail est accessible financièrement parlant. Le cadre de vie permet également de s'y sentir apaisé, les espaces sont aérés et spacieux.

Quels sont tes projets futurs ?

L'objectif serait de développer la production de pièces, en ayant accès à d'autres ateliers, espaces pour qu'il y est, un échange avec d'autres créatifs. L'idée est donc de promou-

voir l'artisanat à travers le coworking par exemple. Nevers rassemble beaucoup de créateurs mais tous sont dispersés, l'idée est de créer des espaces de rencontre pour constituer un groupe commun de travail.

Je suis conscient de la chance que m'offre Nevers, il y a peu de risques dans la création d'un projet. Quand on a un projet qui doit commencer doucement, Nevers est une opportunité. J'arrive enfin à tourner la marque vers le national.

Par la suite, Clément aimerait faire grandir la marque pour développer l'atelier afin de recruter de nouvelles personnes. Il faut savoir que plusieurs locaux sont libres et facilement accessibles pour tout jeune voulant se lancer.

ANAÉ VOD

↳ Anaé Vod a 25 ans, elle est née dans la capitale et a toujours vécu dans la région parisienne. Elle est dans la Nièvre depuis mars où elle occupe un emploi à la Fnac. Après une licence en cinéma à Paris, elle a travaillé pendant deux ans dans l'audiovisuel dans une boîte de production. Elle était monteuse, cadreuse pour des clips et de la publicité. Elle a créé *Paravant* une micro-entreprise dans la production, mais ça ne rapportait pas assez pour financer la vie parisienne. Plus tard, elle a été vendeuse dans les Grands Magasins à Paris « *Je voulais vivre seule, être indépendante* ». Et malgré un CDI en poche, on ne lui a proposé qu'un logement dans un foyer jeune. La fast fashion, ses conditions de travail, la vitesse de la ville l'ont convaincue de quitter Paris pour rejoindre la terre nivernaise.

Pourquoi être revenu dans la Nièvre ?

Une partie de ma famille habite à côté de la *Charité* mais je n'avais presque jamais mis les pieds à Nevers. Ici, je trouve surtout un cadre de vie agréable contrairement à Paris où je n'ai rien pu obtenir. J'ai d'abord rencontré des difficultés pour trouver un travail. Mais j'ai finalement signé un contrat à durée déterminée à la *Fnac*, qui a été prolongé.

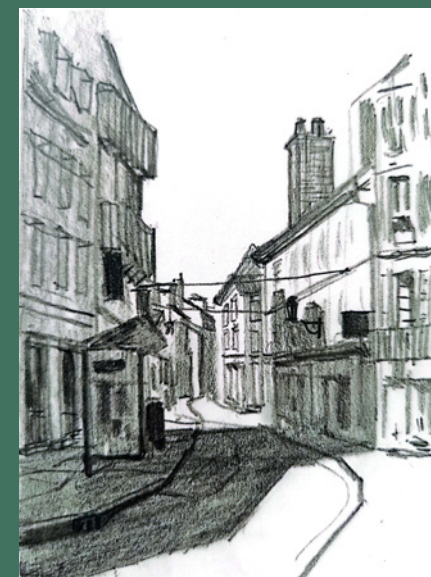
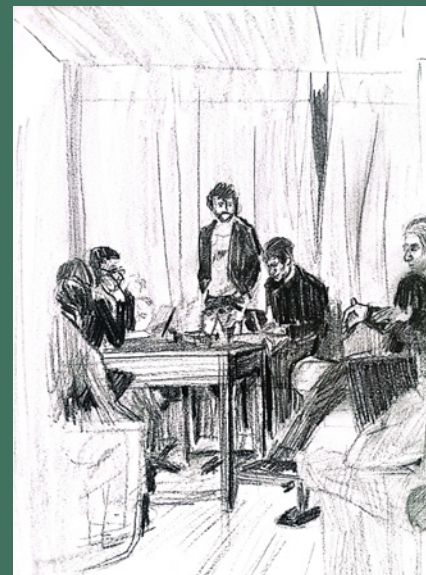
Qu'est-ce que Nevers t'apporte ?

La question de la mobilité m'est tout de suite venue à l'esprit. Lorsque l'on vient à Nevers il faut s'acheter une voiture avant d'avoir son premier salaire, il faut donc compter sur ses économies pour pouvoir se déplacer et être autonome. Le logement est vraiment moins cher ici et permet de vivre plus aisément et seule. Le calme est constant à Nevers. Des aides du département ont été créées pour les jeunes voulant passer le permis. C'est un réel besoin pour lequel il existe une solution

concrète. La vie est peu chère mais l'accès aux loisirs au-delà du travail constitue également un enjeu de taille pour Anaé.

Le cadre de vie, la possibilité de rencontrer beaucoup de personnes en peu de temps, les événements qualitatifs font de Nevers une ville avec du caractère. Les événements culturels sont tous accessibles et familiaux. L'accès aux produits régionaux et de meilleure qualité est aussi une véritable force. Le retour à la nature qui est très proche du centre-ville permet toujours de se ressourcer. Depuis que je suis à Nevers, je trouve de nouveau du plaisir à revenir à Paris ou dans d'autres grandes villes.

A l'avenir, Anaé aimerait changer de travail pour se tourner vers des valeurs plus humanistes, comme le métier d'assistante de vie scolaire par exemple. Ça aurait plus de sens pour moi, je sais qu'à Nevers il y aura cette possibilité.



Des objets *du* tout monde dans la Nièvre



BELINDA - 15 ANS J'ai choisi une balle de baseball car j'en fais depuis que je suis petite, c'est une passion familiale et c'est un objet qui me tient à cœur. Cette balle, c'est la première qui a été faite par le club, et comme mon père est le fondateur de l'ancien club, je l'ai eue à ma naissance. Elle date de l'Open de Nevers 2008.



SHAINA - 15 ANS J'ai choisi mon sac, c'est le seul que j'ai. Il est noir, carré, avec un triangle, matière crocodile. Je l'aime bien parce qu'il est beau.



MAEVA - 16 ANS J'ai choisi mon pendentif, mon collier, c'est mon signe astrologique, scorpion. Il est en or. Il représente ma personnalité.



ABDELRAHMAN - 16 ANS Mon objet c'est mes écouteurs. Si je les perds, c'est la merde. Ils sont à moi. Quand j'ai plus d'écouteurs, la vie est dure. J'aime bien écouter de la musique.



QUENTIN - 15 ANS J'ai choisi une manette de PS4 parce que sans ma playstation, je ne fais pas grand-chose.



MESSI - 14 ANS J'ai choisi le maillot du Congo, je suis né au Congo et c'est le meilleur pays. Je suis arrivé ici quand j'avais 3 ans.

Piruzza, une figure de la jeunesse engagée dans la Nièvre

↳ Piruzza est une figure du quartier des Courlis que les participants au *Mag Jeunes* ont absolument tenu à valoriser dans un article qui lui est consacré.



Je m'appelle Piruzza et j'ai vingt-cinq ans. Je suis née en Russie, en Sibérie plus exactement. A quatre ans, je suis allé vivre dans mon pays natal, en Arménie. J'ai dû le quitter avec ma famille à cause des conditions de vie. Vers onze ans nous sommes allés en Espagne, et à seize ans, je suis arrivée en France avec ma famille.

Quel est ton projet de vie ?

Je suis actuellement étudiante en langues et littérature, je suis aussi engagée dans différentes associations comme *Amnesty international* et d'autres causes, principalement liées aux réfugiés et aux mineurs isolés. Mon projet c'est de créer des temps de débats et de rencontres autour des sujets d'actualité, de l'immigration, des violences faites aux femmes ... L'idée c'est d'ouvrir le débat avec les jeunes. Je vois beaucoup d'étudiants qui sont fermés d'esprit et ça ne me semble pas bon.

Parle nous de ton parcours, quand on était petit, tu nous disais souvent de ne pas nous plaindre, pourquoi ?

Alors déjà, je suis très contente que vous vous souveniez de ça ... J'ai passé une super bonne enfance, même si ma vie n'a pas toujours été facile. Il y a eu des moments où je n'ai pas eu assez à manger, mais je pense qu'il faut valoriser le peu qu'on a et on se rend compte des vraies valeurs dans la vie et des belles choses.



Est-ce que tu peux nous parler de ton projet en Arménie ?

Dès que j'ai su parler français couramment, j'ai monté un projet avec le *Pac des Ouches* à Nevers. On avait des ateliers consacrés aux droits humains. J'ai voulu faire une action pour présenter mon pays ici en France, et récolter des dons pour envoyer en Arménie. J'ai contacté le centre social des *Courlis* et on a monté un projet ensemble. On a organisé une soirée pour récolter des fonds pour un orphelinat.

Pourquoi c'est important pour toi d'aider les autres ?

Je pense que c'est notre devoir en tant qu'humain. Déjà moi je suis chrétienne et c'est ma mission, je pense que c'est important, peu importe si on a d'autres croyances ou pas de croyance du tout. Moi, dans mon parcours, il y a toujours eu des gens qui m'ont aidé. Par exemple, quand je suis arrivé en Espagne, je me souviens qu'une mamie nous appelait une fois par semaine, pour nous donner des gâteaux qu'elle faisait elle-même. Qu'elle repose en paix. J'ai toujours rencontré des gens qui m'ont aidé ou encouragé. Je suis en train d'écrire un livre qui s'appelle *"Une vie, une histoire"* et ça parle des gens que j'ai rencontré qui m'ont marqué. C'est un long projet car je rencontre des gens exceptionnels à chaque voyage. Je pense que c'est important d'aider les autres parce que c'est en étant solidaires qu'on peut avancer.

Je suis contente que vous fassiez ce projet, ça me donne de l'espoir de voir la relève.

Quelles sont tes prochaines actions ?

Je compte revenir à Nevers l'année prochaine pour reprendre le groupe local d'*Amnesty international*, je veux redynamiser le groupe et travailler sur les droits humains.

Est-ce que ta famille est d'accord avec ce que tu fais ?

Oui je pense que ma famille est fière de moi. Au début c'était difficile parce qu'avec les voyages et les reportages j'étais souvent absente et ça me prenait beaucoup de temps. On me disait que ça ne servait à rien, mais je savais ce que ça m'apportait, alors j'ai continué. J'ai récemment reçu le prix *"Prodige de la République"* qui a fini de prouver que ce n'était pas un travail vain.

Qu'est-ce que tu penses de la situation des réfugiés en France ?

C'est difficile pour moi de répondre. Il y a d'un côté des gens qui sont à l'abri et qui trouvent refuge en France, mais d'un autre côté, c'est très triste de voir toutes ces familles dans la rue. Il y a trop de gens dehors, qui sont maltraités, qui subissent des violences policières.

Je pense aussi que les gens ne sont pas assez informés. Ils ont peur, notamment de perdre leur travail, alors les réfugiés sont désignés coupables et rejetés. Il y a aussi du positif, il y a énormément d'associations et de gens qui se mobilisent pour leur venir en aide.

Comment on peut les aider ?

Je pense qu'il faudrait que la jeunesse s'implique beaucoup plus pour venir en aide aux réfugiés. Il faut leur donner plus de visibilité pour que nous puissions changer de regard sur eux. Il faut notamment monter des associations.

Le mot de la fin ?

Je suis contente que vous fassiez ce projet, ça me donne de l'espoir de voir la relève. N'oubliez pas de défendre les causes et essayez de combattre les gestes qui peuvent être discriminants à votre niveau.

Le sport DU féminin

↳ HIBA, 14 ANS

Je joue au foot dans le club féminin du *FC-Nevers*. Avec les filles de l'équipe, on aide *les Resto du Coeur* en participant à des collectes alimentaires. C'est important pour moi d'aider les gens qui en ont besoin. On peut tous se retrouver dans cette situation un jour et c'est bien d'y penser en aidant les autres. Aujourd'hui, je porte ma tenue de foot et pour la première fois j'ai mis le voile. Je voulais essayer parce que je pense le mettre plus tard. Franchement, il n'y a rien qui change, à part le regard des gens. On ne le remarque pas vraiment et pas tout le temps surtout.

Mon histoire avec le foot est ancienne. J'ai commencé à en jouer quand j'avais environ quatre ans. Au début, c'était juste un divertissement. Puis en grandissant, j'ai eu envie d'en faire un projet professionnel. Aujourd'hui, je crois que c'est possible. J'ai fait plusieurs détectations et on me dit régulièrement que j'ai du potentiel. J'ai encore une détection la semaine prochaine. Mais tout va dépendre de mes notes au collège ! Dans l'idéal, je souhaiterais avoir une carrière. L'équipe de mes rêves, c'est le *Real Madrid* mais je sais que j'intégrerai d'abord un club plus petit.



↳ FATIMA-ZARAH, 28 ANS

Je suis marocaine d'origine, je suis arrivée en France il y a 5 ans et à Nevers, dans le quartier des *Bords de Loire*, depuis 2 ans. J'essaie par tous les moyens de trouver des activités bénévoles depuis que je suis ici. J'ai cherché partout car je veux participer à la société française. Malheureusement, j'ai du mal à trouver à cause de mes papiers marocains.

Je suis rentrée au club de foot féminin du *FC-Nevers* avant tout pour avoir une activité. Je jouais déjà au foot au Maroc, dans l'équipe de Tanger. En arrivant en France, je suis allée vivre à Toulouse mais c'est l'entraîneur de Nevers qui m'a appelée. Je suis venue pour l'équipe ici !

Je n'ai pas le droit de travailler mais j'ai besoin de sortir, d'avoir des activités, de rencontrer des gens. Alors quand l'entraîneur nous a proposé de participer à une collecte alimentaire pour *les Restos du Coeur*, j'ai tout de suite accepté. Moi, si je n'avais pas mon frère en France, je me serais retrouvée dans la même situation que les gens qu'on aide aujourd'hui.

Dans l'idéal, j'aimerais obtenir la nationalité française pour devenir entraîneuse de foot auprès des plus jeunes. Je veux rester dans le secteur du sport, de la jeunesse et y travailler. Et plus tard si je peux, je rejoindrai mon frère à l'étranger.

L'équipe que je supporte en ce moment c'est le *PSG*. Je dois avouer que je suis plutôt le sport masculin que féminin. Les équipes de foot féminin sont moins reconnues. Ici par exemple à Nevers, les garçons ont accès au grand terrain, celui avec les gradins. Nous, on n'y a quasiment jamais accès. Même quand le terrain d'honneur est vide, on ne peut pas l'utiliser.



↳ ILLY, 13 ANS

Je jouais au basket dans l'équipe de Nevers. Il n'y avait que 2 filles dans l'équipe. J'avais l'impression qu'il y avait du favoritisme en faveur des garçons ... Nous les filles, on jouait peu, on n'était peu sélectionné, ... J'ai donc décidé de changer de ville et j'ai intégré un club exclusivement féminin.



↳ TEXTE : BELINDA ET LISA
PHOTO : @NNOMAN

Deux jeunes femmes en colère

↳ Qui est assez stupide pour dire que la tenue justifie le viol ?! Qui peut dire qu'un bout de tissu justifie un crime ? PERSONNE ! Dans notre société, c'est toujours de la faute des femmes.

"Elle portait une jupe", "Elle m'a provoqué", .. Jamais "je ne sais pas me contrôler" ou "je ne connais pas le consentement". Aujourd'hui, une jeune fille peut se faire siffler ou agresser si elle marche seule dans la rue. Pourtant nous les femmes, sommes vos mères, vos sœurs, vos cousines mais surtout vos égales et vous ne devriez pas l'oublier. Les femmes représentent plus de la moitié de la population mondiale actuelle et pourtant nous vivons encore aujourd'hui en 2022 dans une société où le patriarcat est roi.

Alors non, être féministe ce n'est pas être hystérique. Être féministe c'est se battre pour nos droits.

Tout commence lors d'une simple soirée en camping. A l'heure de rentrer dans notre mobile-home, nous nous perdons. Arrivées dans l'une des allées, nous croisons cinq jeunes hommes alcoolisés d'environ une vingtaine d'années. L'un d'entre eux va commencer par tout simplement nous dire que nous sommes belles. Des sifflements s'ensuivront. Un autre finira par dire à ses amis "Arrête elles sont mineurs".

Cela ne semble pas si important peu puisque d'autres remarques suivront : "Viens on les baise".

Nous étions tétanisées. Nous finirons par réussir à partir et retrouver notre chemin. Cela est le premier acte de harcèlement de rue que nous subirons. La première fois que nous avons été hyper-sexualisées.

Aujourd'hui, 4 ans plus tard, c'est devenu notre quotidien. Alors il est grand temps que les choses changent !

Belinda & Lisa



↳ TEXTE : ABDELRAHMAN
PHOTO : MARTHE DOLPHIN - LABO 148

Femme battue



Femme battue, chaque soir et chaque matin,
pour un oui ou non,
femme battue.
Parce qu'elle est sortie avec ses copines,
Femme battue.
Parce qu'elle a mal fait la cuisine,
Femme battue, femme morte..



Colette Magny-Melocoton : une simplicité unique

↳ En décembre 2017, Orelsan sort EPILOGUE la réédition de son troisième album studio *La fête est finie*. Dans ce projet nous pouvons retrouver des sons comme *Dis-moi*, *Rêves bizarres* ou encore *La famille, la famille*. Mais le morceau qui m'a le plus interpellé, notamment la production musicale, c'est *Mes grands -parents*. On y retrouve une prod de Skread le beatmaker attitré d'Orelsan armé d'un sample d'un titre de Colette Magny. Un sample, c'est un extrait de son. Beaucoup de beatmaker choisissent d'extraire des parties de musique de films ou bien des suites d'accords provenant d'une chanson déjà existante puis de les détourner, de les réutiliser pour créer un

nouveau son. En choisissant comme sample des accords provenant de *J'ai suivi de nombreux chemins* et en ralentissant le tempo, Skread a égayé ma curiosité. À la fin de *Mes grands-parents* d'Orelsan nous entendons une femme dire: "*J'ai suivi beaucoup de chemins J'ai ouvert de nombreux sentiers*" Le chanson évoque les grand-parents du rappeur et le choc générationnel entre leur passé et notre présent. J'ai d'abord cru à une nouvelle collaboration avec sa grand-mère à l'instar du titre *J'essaye J'essaye*, enregistré avec cette dernière en 2016. Je pensais que la femme qui chantait ces deux phrases était sa grand-mère.

Mais un jour, j'ai découvert une interview dans laquelle Orelsan abordait sa découverte de Colette Magny et de ce sample. Je m'étais donc trompé, cette femme qui chante, ce n'est pas sa grand-mère mais Colette Magny; une chanteuse qui m'était jusqu'ici totalement inconnue. J'ai donc mené mon enquête sur les traces d'une grande femme, d'une grande artiste.

En 1963, Colette Magny sort sur un 45 tours le morceau *Melocoton*.

La chanteuse française s'est toujours définie comme anarchiste. Elle s'est toujours revendiquée comme "*anti industrie musicale*". Par exemple, elle jouait ses morceaux durant les grèves ouvrières de 1968. Et le seul morceau qu'elle a produit sur une grosse scène c'est à l'*Olympia* à l'occasion de la première partie de *Sylvie*

Vartan. Ce morceau, c'est *Melocoton* une chanson qui sort totalement du répertoire musical de l'artiste. Le premier pilier de son œuvre, ce sont les reprises de poèmes, notamment ceux de Victor Hugo. Le second, c'est la chanson engagée, elle chante alors la colère du peuple et proteste contre la discrimination et les inégalités; ce qui lui vaudra d'ailleurs la censure dans toute les radios. On raconte même que lorsque que l'ORTF (L' Office de radiodiffusion-télévision française) recevait un 45 tours de Colette Magny, il le rayait immédiatement. Le dernier axe de son répertoire est la reprise de grands bluesman et blueswoman des Etats-Unis. Ainsi, elle a énormément ré-interprété *Billie Holiday*. Parmi toutes ces chansons, un OVNI demeure, *Melocoton*. Cette chanson sonne comme une petite balade dans la fête foraine d'un village. Elle

raconte l'histoire de ses deux neveux et nièces qui se promènent dans le jardin de la maison familiale, à Versailles. Colette Magny pose directement le décor de la chanson avec une phrase d'introduction qui nous laisse imaginer la scène "*Melocoton et Boule d'or, deux gosses dans un jardin*." S'ensuivent de nombreuses questions du plus petit, Boule d'or et sa grand sœur Melocoton lui répond sans cesse "*j'en sais rien*". Elle demande alors à son frère de s'amuser sans penser aux problèmes familiaux.

Cette chanson, Colette Magny en aura honte durant longtemps, elle ne l'assumait pas et trouvait que ça ne la représentait pas. C'est dommage quand on sait que *Melocoton* est le plus gros tube de sa carrière !

Dans l'OEIL
de **Julien Pitinome**





Jeux vidéo : Pour qui ? Pour quoi ?

↳ En 2019, suite au malheureux incendie de la cathédrale Notre-Dame de Paris, l'entreprise Ubisoft décida de rendre gratuit leur jeu *Assassin's Creed Unity*, en guise d'hommage. Ce jeu prenait place dans le Paris du 19^{ème} siècle avec un souci du détail apporté à *Notre-Dame* qui s'y trouvait représentée de manière très réaliste.

L'histoire de l'humanité s'est toujours incarnée dans les jeux. Allant du simple combat de gladiateurs durant les jeux olympiques dans l'antiquité, aux jeux vidéos modernes, en passant par les jeux de cartes ou aux jeux de société tel qu'on les connaît. Attardons nous sur un style de jeu beaucoup plus présent aujourd'hui. Son histoire ne compte que quelques dizaines d'années, mais elle a déjà marqué la majorité de nos générations, il s'agit bien évidemment du jeu vidéo. Du très populaire *Pong* appar

en 1972 qui fût la première simulation du tennis de table, jusqu'à *Minecraft* en 2011 qui a permis l'expression de la créativité à travers de simples cubes, ou *World of Warcraft* datant de 2004, le jeu en ligne le plus populaire de son temps avec un total de 52 milliards d'heures cumulées, il semble sans limite. Ce style de jeu a complètement révolutionné notre manière de nous divertir dans le monde moderne, à tel point que certains jeux de société sont adaptés afin de s'ouvrir à un nouveau public toujours plus grandissant : les gamers (joueurs réguliers sur console ou ordinateur).

Parfois très controversé, le jeu vidéo est sujet à beaucoup de questions dont on pourrait être surpris des réponses. Les éléments de cet article sont extraits de l'étude publiée par *Sell* avec l'aide de *Médiamétrie*, «*L'essentiel du jeu vidéo*» (2021).

UNE TYPOLOGIE JOUEUSE

On pourrait facilement croire que la plupart des joueurs de jeux vidéo en France sont des enfants ou des jeunes de moins de 25 ans, et également en majorité des hommes. Mais selon l'étude, parmi les 52% des Français affirmant jouer au moins une fois par semaine aux jeux vidéo, seulement 53% d'entre eux seraient des hommes donc 47% des femmes. Quant à l'âge moyen, il se situerait aux alentours des 39 ans donc plutôt la génération qui a grandi avec l'explosion du marché à la fin des années 80'.

« On ne cesse pas de jouer quand on devient vieux, mais on devient vieux quand on cesse de jouer » (citation de Georges Bernard Shaw).



AU DELÀ DU DIVERTISSEMENT

Bien que 50% des enfants et 76% des adultes jouent seuls aux jeux vidéo, l'autre partie (50% des enfants et 24% des adultes) y joue en collectif, tissant alors de véritables liens sociaux. Il s'agit alors d'un bon moment passé entre amis par l'intermédiaire du jeu dans le salon ou bien ceux qui se nouent à travers un écran dans le cas des jeux en ligne. Des interactions entre des personnes provenant des quatre coins du monde peuvent être créées, ouvrant ainsi le joueur à beaucoup plus qu'une simple partie entre potes. Néanmoins, le jeu en ligne peut aussi constituer un refuge pour certains joueurs, et dans ces cas-là, même s'il nous ouvre au reste du monde, il peut aussi nous fermer les portes de notre propre monde.

Il n'y a pas que la perspective sociale du jeu vidéo qui rend intéressante sa pratique. Il procure aussi une multitude de bienfaits : on lui trouve des effets plutôt bénéfiques sur le cerveau, permettant de développer certains aspects très intéressants tels que les réflexes, la capacité de réflexion et/ou d'analyse, de prise de décisions et plus encore (pour plus d'informations à ce sujet "Les

jeux vidéo agissent sur votre cerveau et les effets pourraient même être bénéfiques" sur le site atlantico.fr. Tout dépendra du style de jeu auquel on adhère. De plus, c'est un outil de réflexion qui nous embarque à travers l'histoire et la narration, nous poussant à traiter des sujets philosophiques. Des scénarios peuvent nous faire voyager dans des lieux immémoriaux rendant l'expérience du joueur symbolique et inoubliable.

DES SOUVENIRS EN COMMUN

Pour affiner mes recherches, j'ai demandé à plusieurs personnes autour de moi leur avis sur la question. La réponse qui m'a le plus marquée est celle d'un jeune habitant de Nevers du nom de Quentin qui m'a répondu instinctivement que le jeu vidéo lui évoque le mot « souvenir ». Il est vrai qu'il est assez rare de vivre des moments qui resteront à jamais gravés en nous. Qu'il s'agisse d'une partie de jeu mobile ou d'heures passées scotché à notre canapé, on a tous en mémoire des instants liés à une dimension du jeu vidéo. Au-delà de ça, certains jeux peuvent aller jusqu'à en graver de nouveaux en nous. Pour l'avoir moi-même expérimenté plus d'une fois dans ma carrière, il crée de véritables souvenirs, pas uniquement avec les autres gamers mais aussi à travers la découverte des personnes qui en peuplent l'intrigue. On peut s'y attacher si fort qu'il devient difficile lorsque l'on termine un jeu de leur dire au revoir car même si on recommence tout de zéro, ça ne sera plus jamais pareil, on ne revivra jamais ce frisson que peut provoquer l'exploration d'un monde dont on connaît déjà toute l'histoire et les fondements. Pour ma part, j'ai déjà refusé de terminer un jeu qui m'avait emporté si loin à la fois physiquement et psychiquement car je refusais d'accepter d'être arrivé au terme de mon voyage.

Pour conclure, le jeu vidéo répond à une multitude de besoins, mais cela reste malgré tout sujet à d'autres questions : partage ou individualisme ? ouverture sur le monde ou isolement ? ambition ou complexe ?

Seul vous détenez cette réponse.



↳ PROPOS RECUEILLIS
PAR VICTORIA

↳ TEXTE : PAR MEÏSSAN

LE COLLÈGE DE DEMAIN : UN PROJET AMBITIEUX PENSÉ POUR LES ADOLESCENTS DU DÉPARTEMENT

↳ Rencontre avec Wilfrid Sejeau, Vice-Président en charge des collèges et de l'éducation, de la culture, de la jeunesse et de l'enseignement supérieur.

Pouvez-vous vous présenter ? Quelles sont vos missions au sein du Conseil départemental de la Nièvre ?

Je conçois et pilote la politique jeunesse. Il y a deux missions : celles qui sont dites obligatoires par exemple les collèges et il y a celles qui sont volontaristes. Ce qui guide tout particulièrement la Nièvre sont les questions de citoyenneté et d'engagement. L'idée est de réussir à émanciper la jeunesse.

Pourquoi le projet «le collège de demain» ?

Quel adolescent n'a pas envie d'améliorer sa vie au collège? C'est un espace où l'on passe beaucoup de temps, un lieu d'échanges où l'on apprend sur de nombreux domaines. Les besoins évoluent et le département doit s'adapter aux nouvelles générations. L'idée est de créer avec la participation des jeunes de la Nièvre un nouveau collège plus ouvert sur le territoire avec des propositions fortes pensées pour la jeunesse.

A partir de quels constats a été pensé «Le collège de demain» ?

Les collèges de la Nièvre sont de petits collèges, il n'y a pas beaucoup de brassage et il n'y a pas beaucoup de moyens pour faire des sorties, des activités, pour partir en voyage... Mais ce sont également des bâtiments avec de grands espaces inoccupés une grande partie de l'année. Les usages peuvent se diversifier (cours de cuisine, réunions d'associations, formations pour adultes).

Quels sont les objectifs d'un tel projet?

Faire bénéficier tous les acteurs de ces locaux mais également d'ouvrir le champ des possibles aux collégiens en les insérant dans plusieurs actions du territoire de la Nièvre. Les adolescents, grâce au « collège de demain », pourront participer à la vie du département. Il faut mutualiser les moyens et les énergies.

De quelle manière les jeunes vont-ils être impliqués dans cet espace ouvert ?

L'objectif est de recueillir les souhaits des adolescents. Il va s'ouvrir aux acteurs du territoire, à des associations par exemple en croisant les besoins du département.

De quoi les jeunes ont besoin pour être dans les meilleures conditions possibles pour étudier ?

Il est indispensable de faire plusieurs diagnostics sur tous les établissements. Il y a des fois du gaspillage en termes d'énergie, la restauration collective doit se concentrer sur le bio. Il faut qu'il y ait de plus en plus une éducation au goût. Les conditions de travail doivent être plus confortables.

À quoi ressemblerait ce collège ?

Le collège serait plus dynamique, plus à l'écoute des jeunes. L'idée c'est de réussir à les faire s'engager sur des questions qui les concernent. L'envie principale c'est qu'ils puissent s'exprimer sur leurs envies.

Je fais ça pour l'avenir

Aujourd'hui pour moi Meïssan, 15 ans, l'argent devient une priorité. En fait, c'est une priorité depuis longtemps. Je n'ai pas la dalle de l'argent sale parce que c'est quelque chose dont je ne serais pas fier.

Mais quand j'ai commencé à voir que je pouvais en produire en réparant des vélos, en les revendant etc... j'étais fier. Depuis que j'ai 11 ans je fais ça. C'est autour de mes 13 ans que j'ai eu envie d'en accumuler pour ma vie plus tard.

Désormais, j'investis mon argent dans des choses qui rapportent. Par exemple, j'achète un vélo cassé qui coûte dix euros, je le répare et je le revends sept fois son prix d'achat. Mais il n'y a pas que ça. Je fais la même chose avec les téléphones, les tondeuses, d'autres objets ...

Quand je ne fais pas d'argent dans la journée, j'ai l'impression que ma journée n'a servi à rien. Tous les matins, je regarde mon compte en banque pour voir s'il a fructifié.

C'est devenu une addiction, parfois je vérifie toutes les dix minutes. J'ai l'impression que plus j'ai d'argent, plus j'en veux. Je pense qu'il y a des personnes qui ressentent la même chose que moi, alors ils tombent dans l'illégal. Moi je réfléchis autrement. C'est mon père qui m'a transmis des valeurs très importantes. Grâce à lui, j'ai évité les grosses conneries. En tout cas celles qui m'auraient mené en prison. Je fais ça pour l'avenir. Je veux avoir plusieurs sources de revenus plus tard. Dans l'idéal, j'aimerais acheter un bâtiment à rénover, y faire des travaux puis louer des appartements à l'intérieur. Mais ce n'est pas un métier. Le métier que je souhaiterais faire, c'est électricien. Je suis actuellement en Bac pro mécanique et j'ai choisi cette orientation parce que j'aime ça. Je crois aussi qu'à terme, l'automobile électrique va remplacer la voiture thermique alors j'ai aussi choisi cette filière en investissant sur mon futur.

LA MUSIQUE DANS LA NIEVRE

↳ Festival de jazz internationalement reconnu a fait son grand retour pour sa 35^{ème} édition, dans la Nièvre. Nous avons enfin pu, après le COVID, assister aux nombreuses divagations musicales.

Le festival s'est déployé dans des lieux emblématiques de Nevers comme le *Petit Théâtre*, *La Maison*, ou dans le nouveau *Café Charbon*. Bien installés sur nos fauteuils nous avons goûté à son des instruments, sortis pour nous émerveiller.

Roger Fontanel a été administrateur de La Maison de la culture. La création du festival s'est d'ailleurs faite en 1987 où il a d'abord été bénévole. "Tout est possible, il n'y a pas un parcours particulier.", affirme-t-il. Roger Fontanel vient d'un milieu très populaire au Creusot, où son père était ouvrier. Il a eu la chance plus jeune de fréquenter un centre culturel. S'il avait suivi le chemin de son père, il serait allé à l'usine. Il a choisi de faire sa vie dans la culture: "J'ai décidé de tracer ma route, comme je l'entendais. J'aime ce que la culture permet". Selon lui, elle devrait être "gratuite pour toutes et tous." C'est elle qui permet de contrer certains discours d'extrême droite (racistes, antisémites.) et de se créer des avis ainsi qu'une richesse de savoirs "Il faut réussir à comprendre les slogans extrémistes et il faut surtout tous les détourner. L'étranger n'est pas le bouc émissaire de ce qu'il se passe."

"Le covid a dit, d'une certaine façon, que la culture était non-essentielle puisque toutes les manifestations artistiques étaient bannies. Tous les lieux culturels étaient fermés.

Tous les créateurs étaient dans l'incapacité d'exercer leur métier. Elle est pourtant celle qui nous fait rêver et voyager." affirme Roger Fontanel.

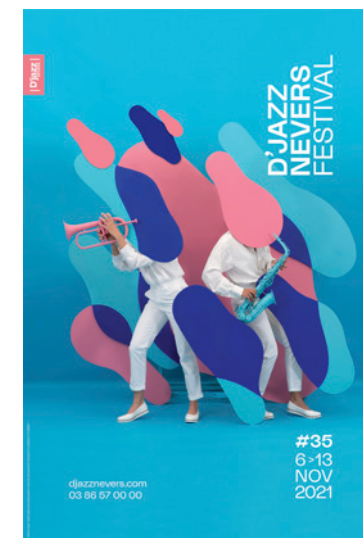
"Le jazz a dans son essence des sonorités qui viennent d'ailleurs. En clôture du festival, on retrouve d'ailleurs Machado, un musicien qui est pétri de ses origines." Le jazz est très souvent caricaturé. Pourtant, selon ce mélomane, il y a "plusieurs jazzs, avec une véritable richesse et diversité." La scène actuelle est d'ailleurs maintenant très riche, elle s'ouvre petit à petit vers les femmes. Plusieurs grandes figures féminines s'approprient la trompette comme Airelle Besson, Sophie Alourd, Julie Savry, ...

"Nous créons des temps de rencontre entre les jeunes des artistes de jazz, hommes et femmes." explique Roger Fontanel. En effet, lors du concert « *Connexions* » six jeunes du centre social des *Courlis* sont venus réaliser un projet autour de ce spectacle. Plusieurs concerts scolaires sont également organisés par le festival *D'jazz Nevers*. L'objectif c'est de toucher les jeunes un maximum, car, selon l'initiateur du festival, le jazz permet de s'émanciper, de créer sa propre identité, mais aussi de développer son regard critique "Les jeunes s'éveillent grâce à différentes institutions qui jouent les rôles d'éducation artistique et culturelle.

Il faut que les structures continuent de s'impliquer dans l'éveil des consciences."

Le festival est aussi l'occasion de monter des projets en EHPAD "Les sonorités leur rappellent l'émotion de leur jeunesse, leur mari, leurs enfants, ces concerts intimes permettent de mieux vivre la situation difficile de la vieillesse.". Sans oublier les actions en direction des prisons. Le festival tend à s'étendre vers le public empêché. Autant d'événements nécessaires pour le créateur du *D'jazz Nevers*.

"Tout est possible. Même si nous ne sommes pas touchés par l'art, nous pouvons toujours trouver des tuteurs qui se chargeront de nous. L'éducation doit être permanente et centrale." Il faut donc apprendre à l'appivoiser. Plusieurs joueurs de jazz viennent de la communauté des Manouches et perpétuent une tradition orale.



MOON LYSA, UNE CHANTEUSE NIVERNAISE EN RECONVERSION

Sandrine Nicolas, sous son nom de scène Moon Lysa, est psychologue de formation. La psychologie était une évidence pour elle mais elle n'a jamais oublié son rêve d'enfant : devenir chanteuse. Elle a donc pris des cours de chant plus jeune puis s'est rapprochée d'Alban Landais, compositeur, musicien et chanteur. "Lorsque je l'ai rencontré, tout s'est éclairci" précise-t-elle. Elle veut donc adresser à son auditoire des messages positifs "La chanson c'est une façon d'aider les gens, mais d'une façon encore plus intime et prenante."

Sandrine Nicolas donne encore des consultations de psychologue mais la figure de Moon Lysa semble prendre le dessus. Elle a achevé son premier album "*Virgo Rainbow*". La pochette de l'album et les musiques insufflent d'ailleurs un air de douceur. À travers des chansons comme "*We are all the same*", elle prône l'égalité et affirme une féminité engagée. La chanteuse est influencée par la folk, la pop et par les chansons celtiques. Moon Lysa est sensible au duo guitare/voix. Elle a également des origines espagnoles d'où son

interprétation de la chanson "*Maria*", écrite en espagnol.

"Quand j'écris, ça vient tout de suite en anglais, c'est comme une évidence. Je veux que mes chansons soient universellement comprises." Chanter en anglais c'est se faire comprendre par tous et toutes? Quant au titre de l'album "*Virgo*", il représente la vierge et le féminin sacré. Comme son nom de scène car la lune est pour elle "synonyme d'un rayonnement féminin".

Elle est très attachée au Département de la Nièvre, c'est pour elle "une terre d'ancrage". Même si ses origines aveyronnaises et espagnoles la rattrapent, elle ressent toujours le besoin de revenir dans le coin. Elle prépare une tournée dans la Nièvre dans les mois à venir. Moon Lysa se sent capable de poursuivre sa carrière dans la musique. "La vie est très courte, il faut en permanence nous poser la question : qu'est-ce qui me rend heureuse ? A n'importe quel âge il est possible de se reconverter, il faut écouter son cœur et son intuition. Le secret, selon moi, c'est d'ap-prendre à se connaître."

Le camion, ma passion



Depuis tout petit j'ai grandi dans le monde des camions avec mes grand-pères qui étaient routiers à l'international. Je m'appelle Maxence, j'ai 16 ans, je suis élève en première Bac pro CTRM (Conducteur Transport Routier Marchandises) pour devenir chauffeur routier et c'est ma passion.

Contrairement aux idées reçues, être routier c'est n'est pas être derrière le volant toute la journée car ils doivent charger et décharger leur camion, remplir de nombreux documents... Le métier de chauffeur routier est un métier avec beaucoup de contraintes : de longues heures (12h de travail par jour en moyenne), une vie de famille très réduite. En général, un routier sait à quelle heure il commence mais jamais à quelle heure il finit, c'est un métier mal vu mais c'est un métier qui se fait par passion.

Cette passion m'a été transmise par mes grands-pères.

L'environnement du métier nous permet de voir des paysages magnifiques et de faire connaissance avec des personnes sympathiques et qui nous apprennent plein de choses.

Quand je suis au volant ça m'apporte un sentiment de liberté, de plénitude et de zénitude. L'un des moments que je préfère, c'est discuter avec d'autres routiers autour d'un café. C'est convivial et on se retrouve entre passionnés de la route.

K-pop pour toutes !

C'EST QUOI ? C'EST QUI ?

Et bien d'abord c'est un genre musical originaire de Corée du Sud. Ce style date de 1990, il est donc plutôt jeune ; c'est pourquoi il s'inspire d'une multitude d'autres genres déjà bien établis telle que la Pop, le Rock le Rhythm and blues, la musique classique et j'en passe. Mais attention cela ne veut pas dire que la pop Coréenne ne possède pas sa propre identité, au contraire !

La K-pop possède des artistes tous plus talentueux les uns que les autres. Ces artistes doivent avoir été formés, parfois dès l'âge de 10 ans, par des agences. Ils suivent un régime strict et dorment en colocation avec les autres membre du groupe, et doivent avoir une bonne image (pas d'alcool ni de petit(e) ami(e)). En résumé ce n'est pas un métier facile, mais cela en fait rêver plus d'un.

LA MODE DANS LA K-POP

C'est très stylisé et derrière chaque tenue se cache un grand et talentueux styliste. Les habits de scène sont extravagants et ne sont pas représentatifs de ce que portent les idoles et les coréens en général.

Une tenue classique serait un pull large, une longue veste, un jean simple et pour finir des baskets. Tout ce qu'il y a de plus basique !

SI VOUS NE SAVEZ PAS PAR OÙ DÉBUTER VOICI QUELQUES GROUPES :

Twice - BlackPink - Itzy - BTS - Weekly - Mamamoo - Loona - EXO - Bigbang - Got7 - Red velvet - G-Dragon - G-idle



Tous les vendredis à 17 heures au *centre social Vertpré* nous dansons sur de la K-pop, nous cherchons des membres alors si vous aussi vous aimez danser sur de la K-pop nous n'attendons que vous !

Le Lionceau et la Tortue.

Par un soir bien couvert,
Le Lionceau trouva sous terre,
Une Tortue recroquevillée,
La carapace toute ébréchée.

- Que faites-vous ici,
À la tombée de la nuit ?

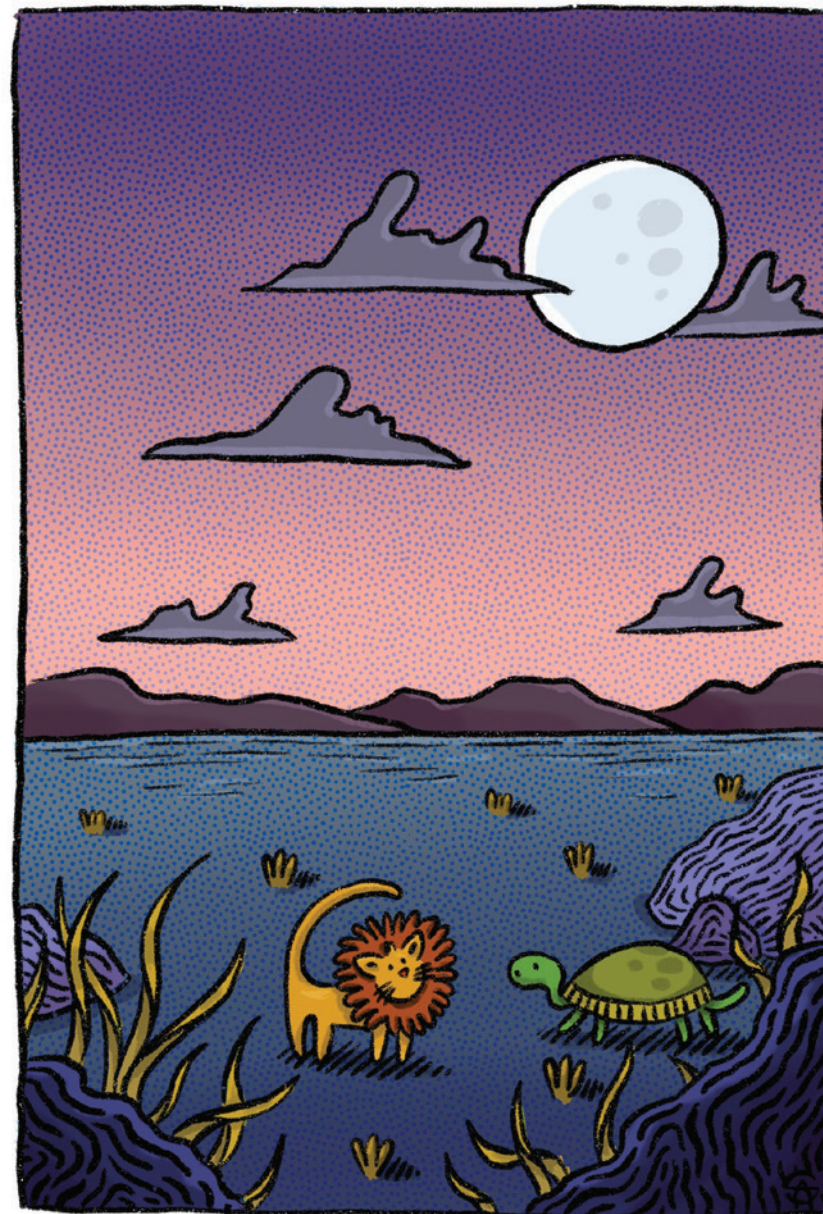
- Voyez-vous mon cher,
Mes parents sont partis,
Me laissant seule à minuit.
Entourée de rapaces affamés,
Je tente de me faire oublier.

- Quel dommage ma jolie,
Qu'à la place d'être chérie,
Vous soyez sous les feuillages,
Sans aucun entourage.
N'avez-vous point la rage ?

- Connaissez-vous seulement mon ami,
La raison de ma venue ici ?

- Madame je n'en ai point idée,
La seule affaire que je connaisse
Est votre futur qui m'attriste,
Vous imaginant si pessimiste,
Sans une famille qui vous assiste.

- Mais, vous monsieur très haut placé,
Me croyez-vous désespérée ?
A l'abri de ces palmiers,
Je n'attends que la marée.
Moi, mon roi, je pourrais me vanter,
D'être parvenue à façonner
Le monde comme moi je l'entends,
Sans aucune aide de mes parents.
Et oui, nous pouvons y arriver,
Sans notre famille adorée,
Vous devriez essayer,
Vous, mon prince, Votre Majesté.



Alizé Saint-André

Les réseaux, c'est pas la vraie vie

J'ai souhaité faire le récit de mon expérience personnelle autour de la réputation des filles dans les quartiers populaires. Dans mon cas, ça a démarré sur les réseaux sociaux. Une information circulait sur moi au sujet d'une photo qui aurait été envoyée. Cette info a été relayée, accentuée et partagée. Nevers, c'est petit. Quand mon compte instagram a atteint les 10K de followers, forcément j'apparaisais sur le feed de tous les profils localisés sur la ville. Mes contenus sont divers : des lives, des réels visés, des situations, des danses, ... L'augmentation de ma notoriété a fait exploser cette rumeur. C'est arrivé alors que je fréquentais un autre centre social, pas celui de mon quartier. Ce centre est beaucoup plus fréquenté par des garçons. Tous plus âgés que moi. C'était l'année dernière, j'avais alors 13 ans. A mon arrivée, tout le monde a partagé cette rumeur, qui s'est répandue. J'ai perdu beaucoup d'amitiés féminines.

Après l'été dans ce centre, je suis retournée au collège. A la rentrée scolaire, j'avais perdu toutes mes copines. Je n'avais plus aucune amie. J'étais seule. Pendant ce temps-là, le nombre de followers sur mon compte instagram continuait d'enfler. J'ai passé du temps à Paris, grâce à l'agence d'influence qui m'accompagne. J'y ai rencontré des Tiktokeurs, des influenceurs, des rappers, ... On a dit que je cherchais le buzz. Le retour à Nevers a été très difficile. J'alternais entre la colère et la tristesse. J'avais une rage folle contre la personne qui a lancé cette rumeur.

J'ai eu tendance à prendre la grosse tête au début, c'est vrai. J'aimais être appréciée et suivie. Mais même sans les réseaux, je pense que la situation des filles est la même dans beaucoup de quartiers, partout en France. Quand un mec plaît aux filles, c'est positif, il a la côte. A l'inverse, quand une fille plaît aux garçons, c'est une "pute". Les insultes pleuvaient sur moi dans le quartier. Sans compter les remarques des professeurs en cours, les moqueries dans les couloirs, ... Tout ce qui est fait sur les réseaux sociaux est repris dans l'enceinte de l'école. Pourtant, ce que je fais de ma vie ne regarde que moi.

Aujourd'hui, je me sens mieux. Mon activité d'influenceuse me permet de prendre une forme de revanche. Plus on parle de moi, plus ça me donne de la force. L'influence génère de l'argent mais c'est irrégulier. Tant qu'on n'atteint pas les 300k d'abonnés, on n'en vit pas. Je le vis comme un loisir, un complément d'argent. C'est beaucoup plus simple pour moi depuis que j'ai intégré une agence. Je suis suivie par deux managers qui me conseillent pour les partenariats, les contenus, les vues, etc... C'est difficile de mettre tout ça en place ici à Nevers. Les restaurants le font peu, les magasins de vêtements non plus. Alors je fais souvent des aller-retours à Paris.

Ma vie sur les réseaux sociaux a évidemment impacté ma vie familiale. Mon père ne l'accepte pas du tout. Mais je suis têtue et quand je veux quelque chose, je l'obtiens généralement. Plus tard, je veux vivre en région parisienne et revenir de temps en temps au quartier. Je poursuis ma scolarité aussi, c'est important pour moi. Je tiens à garder une activité sportive. J'aime jouer dans l'équipe de foot féminine de la ville. Je veux être comme ma grand-mère plus tard, qui fait encore de longues randonnées.

Les gens me disent sur les réseaux que je suis jolie, que j'ai de la chance, que j'ai une vie géniale. En façade, oui. J'ai grandi dans une jolie maison avec une piscine. Puis j'ai été abandonnée. Tout s'est écroulé. L'histoire des femmes de ma famille est une succession de violences subies. Moi-même j'étais une enfant violente. Durant ma vie, j'ai vu quatorze psychologues. Aucun n'a réussi à me faire décrocher une phrase.





«Frontières», une exposition retraçant nos espoirs politiques

↳ Avec le Musée de l'Histoire de l'Immigration et l'Institut Français.

Autour d'une discussion avec Randy Bertil, illustrateur nivernais, au sujet de ses influences artistiques, il m'a fait part de sa réflexion. Son cheminement s'inscrit dans une suite de déménagements, partant de l'île de la Réunion avec comme destination la Nièvre et plus précisément, Nevers. Son identité semble être marquée par ses racines réunionnaises et elles apparaissent comme une richesse pour ses créations. En retraçant son origine, il a pu non seulement développer son style mais aussi traiter des récits en lien avec une esthétique et une histoire particulières.

J'ai découvert l'exposition *Frontières* dans le cadre du *Festival Sur le Chemin des Pionniers*. Cet événement a mis à l'honneur la migration. Par choix ou non, beaucoup de personnes quittent leur lieu de vie pour rejoindre

d'autres territoires. L'immigration passée et actuelle permet de s'enrichir. Elle retrace bien souvent des blessures et des transformations liées à l'identité et sont un véritable apport culturel pour les pays d'accueil.

Les vingt panneaux présentés ont été dressés fièrement dans le hall de *La Maison de la Culture* de Nevers. L'exposition est itinérante, c'est-à-dire qu'elle est là pour bouger, comme les exilés qui sont amenés à partir ou à revenir de territoires en territoires. Cette présentation propose de s'interroger sur des réalités à travers la notion de frontières. Sous forme de parcours thématique, les regardeurs découvrent des articles de presse, des recherches, des récits de migrants et des cartes reconstituées.

LES CORPS SAVENT DIRE «NON!», LA PAROLE PEUT S'INSOUMETTRE ET PORTER PLAINTÉ AU TRIBUNAL DE L'HISTOIRE.

Les exilés ont souffert, ont fui, se sont déplacés pour constituer l'énergie du refus de la souffrance. Malgré les barricades, malgré l'arme qu'est le passeport, les soulèvements se succèdent. Dès qu'un mur se dresse, il y a toujours des soulevés pour traverser la frontière.

L'exposition est là pour réinventer nos espoirs politiques d'accueil des réfugiés. La déambulation entre les différentes images et écrits paraît comme un livre pour mieux comprendre les enjeux contemporains des frontières. C'est un regroupement des histoires de ceux et celles qui les traversent encore aujourd'hui. La frontière, qu'elle soit naturelle ou construite par l'homme, nous éloigne de l'Autre dans une société où le vivre ensemble est essentiel. Une fois arrivés sur les territoires, la question de ce mur se pose encore. L'institution est violente et ignore de nombreux jeunes mineurs étrangers isolés qui arrivent dans certains pays sans représentants légaux. Ils fuient des guerres, des massacres, des crises importantes et se retrouvent loin de leurs proches, sans parents. Ces exilés semblent être en danger, puisque la prise en charge reste défaillante, comme le précise la *Cimade*, association qui défend les droits des réfugiés : *"un·e jeune qui se présente comme mineur·e est rarement mis·e à l'abri le temps de l'évaluation et vit à la rue, sans aucun accompagnement, en attendant l'évaluation de sa situation"*. L'accompagnement n'est donc pas sécurisé.

La frontière éloigne donc physiquement, symboliquement mais aussi affectivement chaque

être humain. Depuis 2006, les États-Unis ont mis en place une barrière anti-migratoire aux abords du Mexique, celle-ci témoigne de tensions politiques et symbolise une séparation entre les deux pays. En plus de ces crispations, la frontière est dangereuse. La traversée de la mer Méditerranée est une épreuve pour les exilés qui risquent leur vie (plus de 900 personnes ont perdu la vie en voulant traverser la mer Méditerranée en 2021 aux portes de la Libye, rapporte l'OIM (*l'Organisation Internationale pour les Migrants*)). Ils décèdent dans des naufrages, des familles entières se voient alors brisées. Les trajets qu'empruntent les migrants sont très meurtriers. Plutôt que de sécuriser un État avec des frontières, il serait plus judicieux de sécuriser l'étape cruciale des frontières elle-même. Ne pas voir la brutalité de ce passage semble mettre en place une invisibilisation des réfugiés.

Les survivants de l'exil se retrouvent pour certains à Calais ou à Saint-Denis dans des camps où toutes les formes de violences dominent. Il y a, d'un côté, l'aveuglement de l'État qui ne les regarde pas, et de l'autre, des exilés qui ont survécu à la torture. Ces migrants qui deviennent, en somme, des victimes de traumatismes, ont le droit d'être libres. Pour ce faire, il est nécessaire de les rendre visibles, de les entendre, de demander qu'ils soient relogés dignement mais aussi de respecter leurs droits fondamentaux. Est-ce vraiment, dans ce contexte, si utopique que de voir un monde libre de circulation? En cas de crises, l'État se replie sur lui-même et ferme ses frontières (l'exemple actuel du Covid le montre). Il veut absolument contrôler qui vient et qui ne vient pas, il exclut, met en danger des milliers de personnes. Est-ce alors un idéal que d'être insoumis, aujourd'hui? La question qui se pose alors à nous, à la fin de ce parcours, est : *« Dans quel monde voulons nous vivre? »*.

ELLE

ELLE a des rêves,

- ELLE aimerait être reconnue pour ses compétences professionnelles,
 - ELLE aimerait vivre une relation de couple épanouissante,
 - ELLE aimerait ne pas avoir d'enfant,
- ELLE aimerait avoir un équilibre entre sa vie privée et sa vie professionnelle,
 - ELLE aimerait s'habiller comme elle le souhaite,
 - ELLE aimerait ne pas s'épiler,
 - ELLE aimerait avoir une vie sexuelle libre,
 - ELLE aimerait avoir les choix de vie qui lui correspondent,

MAIS....

- ELLE touchera en moyenne un salaire 23 % moins élevé que celui d'un homme,
 - ELLE aura 1 chance sur 10 de subir des violences conjugales,
 - ELLE subira une pression sociale pour enfanter,
 - ELLE devra assurer la plus grosse part de charge mentale de son foyer,
- ELLE pourra subir du harcèlement de rue à cause de sa tenue jugée provocante,
 - ELLE subira une pression sociale pour s'épiler,
 - ELLE aura 1 chance sur 5 de subir un viol dans sa vie,
 - ELLE devra vivre dans une société encore bercée par le patriarcat,

ELLE a des rêves,

Et...ELLE aimerait que son genre n'impacte pas leur aboutissement.



Making -off





**MAG
JEUNES**



N°1

PRINTEMPS
/ÉTÉ 2022

nIÈVRE
le département